

La passion musicale pour leitmotiv

La jeune violoniste italienne Irene Abrigo, installée en Suisse depuis 2009, s'est produite pour la deuxième fois en tant que soliste au Carnegie Hall en novembre passé. Rencontre.

Interview : Stefanie Rossier — Irene Abrigo a commencé le violon dès l'âge de quatre ans à l'école Suzuki d'Aoste. La musique résonnait dans sa vie depuis toute petite.

Irene Abrigo, de retour en soliste au Carnegie Hall à New York, quel sentiment avez-vous ressenti après cette standing ovation ?

Quand je prépare un concert, je me concentre le plus possible sur la musique. C'était le cas pour le concert au Carnegie Hall, où la pression et le poids de l'exigence peuvent très vite prendre le dessus. Mais je ne leur ai pas laissé de place. J'ai un souvenir très vif de l'instant entre la dernière note de *l'Hiver* (Irene a joué les *Quatre Saisons* de Vivaldi) et l'applaudissement du public. Quelques millièmes de seconde, mais en quelque sorte un moment suspendu. L'archet dans l'air, je me suis soudainement réveillée, comme si la dernière page d'un conte de fées venait de se fermer. La réaction du public a représenté une avalanche de joie qui m'a touchée profondément. C'était comme une grande embrassade collective.

Qu'est-ce qui a changé dans votre vie depuis vos débuts aux Etats-Unis en 2016 ?

Mes débuts aux Etats-Unis ont été une étape précieuse dans ma carrière, mais en 2016 j'ai également rencontré un musicien extraordinaire qui est devenu mon mari : Jürg Dähler. J'ai beaucoup appris à ses côtés lors de concerts de musique de chambre avec de grands solistes suisses et internationaux. Entre-temps, j'ai reçu des instruments prestigieux à jouer, surtout, en juin 2018, un magnifique violon de G. B. Guadagnini de 1758, que j'ai maintenant l'honneur de jouer. Tout cela m'a aidée à grandir en tant qu'artiste et à faire évoluer ma maturité expressive.

Comment vivez-vous le succès en tant qu'artiste aujourd'hui, à l'âge des réseaux sociaux ?

Il faudrait tout d'abord discuter la définition de « succès ». Dans ma vie, le succès n'a jamais été un but. Quand il est arrivé, il a toujours été une conséquence de mon travail, c'est-à-dire la capacité à transposer ma vision, mes idées et mon interprétation en musique et atteindre mon public.



Pour Irene Abrigo, le concert peut atteindre la transcendance si on crée une connexion entre musique et public.

Photo : Sophier Robert-Nicoud

Il y a un élément très spirituel dans la façon où chaque pièce musicale se déploie dans une nouvelle vie et libère des sentiments en temps réel pendant

la performance. Ce côté sacré des concerts live peut atteindre la transcendance si on crée une connexion entre la musique et le public. Quand cela arrive, je me sens accomplie. Le succès dans les réseaux sociaux, auquel on s'est facilement habitué, ne doit pas être confondu avec l'identité sociale, qui, au contraire, est indispensable dans la vie d'un artiste. L'identité est le résultat d'un parcours très long sur soi-même et d'une reconnaissance sociale qu'un artiste doit développer au cours de sa carrière.

En plus de votre activité de concertiste, vous avez un projet éducatif que vous poursuivez depuis le 2015, « Pourquoiipas ». En quoi est-il important dans votre vie ?

C'est une activité précieuse dans ma vie, car, au-delà d'être musicienne, je suis aussi une citoyenne du monde et je ressens le besoin de contribuer, à ma manière, à améliorer la société. Je suis convaincue que l'éducation et l'expérience artistique sont une école de vie et une clé importante du développement social. Avec cette philosophie et grâce à une profonde amitié, j'ai créé en 2015 l'association sans but lucratif Pourquoiipas avec Madeleine

Murray-Robertson (violoniste et professeur de violon), qui a pour but de promouvoir la culture et soutenir l'éducation.

Qu'est-ce que le futur vous réserve ?

J'ai la chance (ou la malédiction...) d'avoir plus d'idées et de projets que de temps pour les réaliser, mais je vous parlerai des plus proches. En 2020, j'enregistrerai mon premier CD. Au programme, le *Poema Autunnale* et le *Concerto Gregoriano* de Respighi, un compositeur auquel je suis particulièrement liée (Irene a gagné le prix Respighi 2015). L'enregistrement aura lieu aux Etats-Unis avec la Chamber Orchestra de New York dirigée par Salvatore Di Vittorio, et sera publié sous le label Naxos. Au mois d'août, je jouerai pour la première fois en concert l'intégrale des 24 Caprices de Paganini pour violon solo dans le cadre du Festival Baroqueries au Vélodrome de Genève. Entourée de six danseurs, sous la direction chorégraphique d'Antonio Gomes, c'est un projet très exigeant dans lequel j'ai envie de me surpasser.

Parmi les rêves que je compte réaliser prochainement, au-delà des projets humanitaires avec Pourquoiipas, il y a l'idée de guider la direction artistique d'une saison de concerts et d'entrer dans une agence artistique qui m'aidera à développer ma carrière.